

Témoignage



Daniel Pierrejean

Une famille champenoise

entre guerre et paix



COUP DE COEUR
collection ●●●

*Une famille Champenoise
entre guerre et paix*



Daniel PIERREJEAN

Une famille champenoise
entre guerre et paix

Éditions ÉDILIVRE APARIS

Collection Coup de cœur

75008 Paris – 2009

www.edilivre.com

Édilivre Éditions APARIS Collection Coup de cœur

56, rue de Londres, 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 - Fax : 01 53 04 90 76 - mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-35335-261-6

Dépôt légal : Janvier 2009

Copyright © Edilivre Éditions APARIS, 2009

À ma fille Anne.

*La guerre ! C'est une chose trop
sérieuse pour la confier aux militaires.*

Georges Clémenceau.

SOMMAIRE

<i>SOMMAIRE</i>	13
<i>AVERTISSEMENT</i>	15
<i>Soldat</i>	17
<i>Le « camp de la misère »</i>	29
<i>Mur des Fédérés</i>	37
<i>Saïgon</i>	49
<i>Une ferme en Champagne</i>	57
<i>Des grandes inondations</i>	65
<i>Fièvre aphteuse</i>	81
<i>Mobilisation</i>	91
<i>Réquisition</i>	101
<i>Une bataille décisive</i>	111
<i>Uhlans</i>	115
<i>Marais de Saint-Gond</i>	137
<i>Hiver 14</i>	151
<i>Chemin des Dames</i>	161

<i>Secteur du « Linge »</i>	167
<i>Sur le front de Champagne</i>	175
<i>Ferme de Navarin</i>	187
<i>« Kamaraden ! Kamaraden ! »</i>	209
<i>« Crosses en l'air ! »</i>	225
<i>Bruits de bottes</i>	235
<i>Défaite</i>	245

AVERTISSEMENT

La plus grande partie de l'histoire, décrite dans ce roman, est une histoire vraie ; les personnages qui y apparaissent ont réellement existé. Même si, par rapport à certaines familles concernées, les noms ont été transformés, c'est leur histoire que nous racontons dans les pages qui vont suivre.

C'est celle notamment d'une famille de paysans champenois, d'un petit village, Loisy-sur-Marne, situé au cœur de la Champagne dite « pouilleuse », où les quatre fils et le père furent confrontés aux épreuves du temps et aux deux guerres mondiales avec ses espoirs, ses drames et ses tragédies.

Au début du XX^e siècle, la vie campagnarde, d'ordinaire si calme, fut bouleversée par les caprices de la nature : grandes inondations de 1910 et incendie du village qui fut quasiment complètement détruit.

L'un des plus jeunes fils, Gilbert Pierrejean, participa à l'attaque qui fut celle de la victoire et qui commença, sur le front de Champagne, le 26 septembre 1918. À partir de ce jour, les troupes allemandes reculèrent en bon ordre vers les frontières belges et allemandes. Jusqu'au jour de la victoire, le

11 novembre 1918.

Alcide, l'aîné, fut impliqué, quant à lui, dans la première bataille de la Marne qui stoppa les forces allemandes entre les 1er et 15 septembre 1914.

Après la guerre, un vaste incendie ravagea l'ensemble du village durant l'été de l'année 1921. Et puis, la seconde guerre mondiale arriva...

D.P.

Soldat

Un matin, à la mi-août de cette année funeste que serait celle de 1870, le tocsin avait retenti de façon lancinante dans le village de Loisy-sur-Marne, petite bourgade aux confins de la Champagne pouilleuse et du Perthois.

Dans la plaine écrasée de chaleur et de soleil, les villageois étaient aux champs et les visages inquiets s'étaient alors tournés vers l'église de la petite bourgade. C'était la guerre avec l'Allemagne et la Prusse. Les paysans ne faisaient pas vraiment la différence. Ici, l'envahisseur était toujours venu de l'est, depuis la nuit des temps... d'Attila aux Prussiens...

La dernière bataille s'était déroulée tout au nord de la Champagne, près du Moulin de Valmy. Les armées du général Kellermann avaient arrêté les Prussiens dans leur marche éperdue vers Paris en septembre 1792. Un moment glorieux pour la nation française.

La Champagne avait donc été, depuis des siècles, une terre de guerre et d'invasion. Les ennemis du pays déboulaient là, dans ces grandes plaines poussiéreuses,

pour foncer sur Paris. Dans un pays centralisé comme l'était la France, Paris attirait toutes les convoitises.

En Champagne, terre d'invasion, les paysans de ces campagnes s'y étaient fait. C'était ainsi. Régulièrement, toutes les deux ou trois décennies, on s'y battait. Mais jusqu'alors, les occupants n'y étaient guère restés longtemps... Avec leur bon sens proverbial, leur bonhomie, ils laissaient passer l'orage, cultivant avec soin et amour leur terre. C'étaient aussi de bons soldats qui la défendaient âprement. Beaucoup d'hommes des troupes de Kellermann étaient des Champenois qui se battaient sur leur sol, pour la France, aux confins des forêts d'Argonne. Au terme d'une bataille et surtout d'une canonnade qui avaient duré des heures, les Français avaient vaincu l'envahisseur. Les mauvaises langues prétendaient que c'étaient les prunes encore vertes et surtout l'eau-de-vie qui avaient eu raison des Prussiens. L'armée de Prusse avait reflué en bon ordre vers les frontières de l'est.

De la bataille de Valmy, qui s'était déroulée moins d'un siècle plus tôt, il restait un moulin qui dominait la plaine aux portes de Sainte-Menéhould, une petite ville endormie, moins connue que Varennes-en-Argonne, où la famille royale au grand complet, lors de sa fuite éperdue vers les nations ennemies, avait été arrêtée...

Un siècle plus tard, la guerre recommençait avec la Prusse. Depuis vingt années, l'empereur Napoléon le Troisième régnait sur la France.

Les défaites françaises se succédaient. D'abord en Alsace, le 4 août 1870, à Wissembourg, puis à Woerth-Frœschwiller. Le 6 août, le maréchal de Mac-

Mahon avait tenté de reconstituer une armée : celle de Châlons, afin de protéger Paris.

Début septembre, les troupes du maréchal de Mac-Mahon allaient capituler à Sedan.

En ce début août de l'année 1870, Julien Pierrejean, simple ouvrier agricole et journalier de Loisy-sur-Marne, aux portes du Perthois et de la ville de Vitry-le-François qui portait le prénom d'un roi de France de la période de la Renaissance, n'avait, quant à lui, même pas relevé la tête au son du tocsin. Il savait ce que cela signifiait : du sang et des larmes. Un nouveau sacrifice qu'on allait demander au peuple.

Depuis quelques jours, les rumeurs allaient bon train dans les campagnes : la guerre semblait inéluctable...

Pour l'heure, la seule préoccupation de Julien, c'était l'un des chevaux qui boitait d'une façon inquiétante et l'orage qui montait à l'horizon. Il lui fallait au plus vite rentrer les dernières gerbes de blé. Cette année-là, les récoltes avaient été exceptionnelles. Le rendement du blé, notamment, atteignait des records et les paysans, les possesseurs de bonnes terres, seraient encore plus riches.

Sans se hâter, il avait repris le chemin du village. Loisy-sur-Marne, une petite bourgade typique de la Champagne profonde, enserrée entre deux rivières, la Marne et un petit cours d'eau, la Guenelle... Loisy, avec ses maisons en torchis, à pans de bois autour de son église aux murs faits en pierre de calcaire.

À quelques kilomètres de là, au nord du petit village, face aux besoins de la révolution industrielle qui submergeait la France, on commençait à extraire

des tonnes de craie. Au sud, il y avait les terres lourdes et grasses, quelquefois marécageuses du Perthois. C'était là qu'on cultivait le maïs.

Le journalier Julien Pierrejean avait, après avoir rentré la dernière récolte de la famille Couturier qui l'employait, simplement conduit son cheval chez le maréchal-ferrant, noir de suie de charbon, à l'éternel tablier de cuir épais, noué autour de la taille.

– Il boite, avait-il dit à Louis Julliard, le maréchal-ferrant. Qu'est-ce qu'il a ?

– On va le ferrer ! avait simplement répondu le vieux Louis, en regardant la bête.

– Tu penses que ça suffira ?

– Mais oui, lui avait-il lancé. Il n'est pas enflé aux articulations et il est jeune, en pleine santé...

Julien avait maintenu fermement l'étalon ardennais durant quelques minutes pendant que Louis arrachait le fer usagé. L'animal restait calme, comprenant que les hommes s'occupaient de lui.

– Alors cette fois, c'est la guerre, Julien ! avait-il susurré au journalier en frappant le métal sur l'enclume.

Il n'avait pas répondu sur l'instant, se contentant de tirer sur sa pipe, en maintenant la bête.

– Tu vas partir ?

– Évidemment que je vais partir ! grommela Julien, excédé par une telle question.

Le maréchal-ferrant, désertant la forge, s'était approché du postérieur droit de l'Ardennais et avait commencé à tailler, d'une main experte, la corne du sabot de l'animal. L'instant d'après, il en avait

approché le fer encore à demi écarlate. Dans une odeur écœurante de corne brûlée, le ferrage avait commencé. Ce cheval, il ne le connaissait pas, c'était la première fois qu'il le ferrait et par expérience, il se méfiait. Quelques bêtes étaient quelquefois imprévisibles. Non par peur car elles avaient l'habitude des hommes, mais par des réactions irascibles. Et avec celle-là, il s'attendait au pire. Aussi, avait-il pris soin de s'écarter du postérieur droit de l'Ardennais. C'était une bête jeune, mais puissante qu'on utilisait dans les terres lourdes jouxtant les rivières. Un cheval plein de fougue à l'encolure large, un mâle nerveux. Louis l'avait jugé du premier coup d'œil. Le forgeron, maréchal-ferrant, en avait vu défiler des chevaux, des milliers. Il connaissait toutes les races qu'on utilisait dans le coin. Beaucoup d'Ardennais, quelques Percherons et de rares Boulonnais. L'Ardennais avait cela de bon qu'il était dur à la peine. C'était un animal rustique qui ne réclamait aucun traitement particulier et se contentait de peu. Peu de paille et peu d'avoine. C'était un frugal, habitué aux privations, comme la région dont il était originaire. Les patrons de Julien Pierrejean n'avaient que des Ardennais et ils s'en félicitaient. Pour rien au monde, ils n'auraient eu d'autres chevaux.

Le vieux forgeron et maréchal-ferrant venait d'esquiver une violente ruade, mais il en avait l'habitude.

– Tiens-le bien, Julien. Je dois retailler la corne du sabot, avait-il dit. Sinon, il sera mal.

Avec une dextérité peu commune, il l'avait vu se saisir du pied droit de l'animal et entamer la corne avec un outil très tranchant destiné à cette fin. Quelques instants plus tard, ce même pied était prêt.

Dans le même temps, Louis avait plongé le fer dans le foyer même de la forge et en attendant qu'il rougît, il tirait calmement sur sa pipe.

– Que penses-tu de cette guerre ? avait-il demandé à Julien.

– J'en pense rien. Qu'est-ce que tu veux que j'en pense. Le pays m'appelle et je suis obligé d'y aller.

Louis s'était saisi du fer écarlate et l'arrondissait à coups de marteau sur l'une des extrémités de l'enclume pour lui donner sa forme définitive. Pour ce faire, il fallait avoir un véritable savoir-faire. D'une part, chauffer le métal à la bonne température et d'autre part mesurer à l'œil, la largeur exacte du sabot. Ce qui ne pouvait s'acquérir qu'avec le temps et la pratique. Pour Louis, cela ne posait pas de vrai problème. Cela faisait cinquante ans qu'il faisait ce beau métier et son père et son grand-père avant lui... Ce tour de main, il le tenait de ses ancêtres. C'était presque inscrit dans ses gènes, dès sa naissance. C'était un métier qu'il aimait passionnément et ne comptait pas son temps. On lui amenait des chevaux à toute heure du jour. Sa forge était toujours prête... et il ne quittait jamais son tablier de cuir.

Une dernière fois, il avait repassé le fer au feu, puis, d'un geste rapide, l'avait placé brûlant sur le pied de l'animal afin qu'il se plaçât sur la corne en y marquant son empreinte.

– Ça y est ! avait-il grommelé dans sa barbe blanche et épaisse.

Le fer avait été rapidement refroidi dans un bac d'eau fraîche et le ferrage avait commencé. Après l'avoir de nouveau placé sur le pied, il avait enfoncé

l'une après l'autre les différentes pointes forgées elles aussi par le vieux maréchal-ferrant.

Julien l'avait regardé faire, admiratif, tandis que l'étalon ardennais n'avait quasiment pas bougé se retournant de temps à autre pour voir ce qu'on lui faisait. Mais la bête semblait confiante.

– Tu fais vraiment un beau métier ! lui avait dit Julien.

– Oh, c'est juste l'expérience avait grogré Louis.

– Je t'envie, lui avait rétorqué Julien.

– Alors tu vas partir ?

– J'ai pas vraiment le choix, j'n'ai plus de famille ici.

– Y en a une pourtant qui t'attend ! avait rétorqué Julliard.

– Ses parents ne voudront jamais de moi, je suis pauvre, tu le sais. Que pourrais-je lui offrir ? Mes bras ?

– Tu es homme généreux, Julien, plein d'humanité. Tu ferais un merveilleux mari !

– Parlons d'autre chose, Louis ! avait conclu sur un ton péremptoire, Julien.

Les deux hommes avaient poursuivi le ferrage de l'animal après avoir refroidi le métal brûlant dans un bac d'eau glacé. Julien, d'un geste assuré, enfonçait, coup de marteau après coup de marteau, les clous forgés dans l'épaisse corne du sabot de l'animal. L'Ardennais, rassuré, ne bougeait pas. Un dernier coup de râpe sur l'extrémité du sabot, et le cheval était sur pied.

– On dit que nos armées sont prêtes. « Qu'il ne manque pas un seul bouton de guêtre à nos soldats ! »

lui avait lancé le maréchal-ferrant, le visage rouge d'effort et couvert de sueur.

– J'y croirai quand j'y serai, lui avait répondu Julien en hochant la tête. Pour l'heure, je vais partir.

Le jeune journalier avait retiré le tablier de cuir et refermé sa chemise avant de se rincer les mains, le visage et les avant-bras dans un bac d'eau froide.

– Tu vas bien boire quelque chose avant ton départ ! lui avait lancé Louis Julliard.

– Si tu veux. Au cas où je ne reviendrais pas, on aura bu le verre de l'amitié !

– Tais-toi donc, avait protesté le vieux maréchal-ferrant, avant de disparaître dans la cave qui jouxtait la forge et l'habitation traditionnelle champenoise faite de torchis et de poutres apparentes.

Quelques instants plus tard, il était remonté quelque peu essoufflé avec une bouteille poussiéreuse. C'était un Bordeaux millésimé... Une grande année...

– Celle-là, je me suis toujours juré de la boire avec un homme d'exception, un vrai ami, et c'est toi Julien.

Le jeune paysan, un peu ému, n'avait rien répondu.

– À ton retour prochain, en vainqueur, Julien, avait trinqué le vieil homme.

– Merci, Louis, avait-il simplement répondu, la gorge un peu serrée.

Julien avait préparé quelques affaires, quasiment rien, car il n'avait rien. La femme de Louis Julliard lui avait remis un sac de jute, empli de pain frais, de morceaux de lard et d'un énorme jambon.

– Faut pas ! avait protesté Julien, à la vue de toutes ces victuailles.

– La route sera longue jusqu'à Sedan.

Invité à la table des Julliard, Julien Pierrejean avait avalé son dernier repas chaud, composé d'une potée champenoise bien garnie, préparée par l'épouse du vieux maréchal-ferrant, et d'un vin blanc fruité.

– Prends des forces, avait dit Louis, tu auras bien besoin.

Le repas s'était un peu éternisé.

L'après-midi même, Julien Pierrejean était effectivement parti, un baluchon sur le dos. Il devait rejoindre au plus vite la 7^e armée française dans l'un des camps militaires à Châlons-sur-Marne...

L'homme avait, après une nuit de marche, atteint Châlons-sur-Marne. La ville préfecture, était en état de siège. On y constituait en hâte, les derniers régiments, les dernières réserves des armées. Dans un camp à l'extérieur de la ville, on lui avait remis son équipement. Un uniforme dépareillé, une paire de guêtres, un vieux fusil qui ne fonctionnait qu'une fois sur deux et une miche de pain.

Et puis, son régiment, sous une chaleur écrasante, avait gagné le front, à pied, vers le nord des Ardennes. Les nouvelles n'étaient pas très bonnes : les Prussiens, puissamment armés, bien équipés, mobiles et très supérieurs en nombre, taillaient en pièce l'armée française, mal préparée...

À pied, ils étaient passés à Valmy, près d'un moulin qui dominait la plaine vallonnée et les premiers contreforts de la forêt d'Argonne.

« – Vous savez ce qui s’est passé, ici, en 1792, voici près d’un siècle ? avait-il demandé à ses camarades d’infortune.

Aucun d’entre eux n’avait répondu et ils l’avaient regardé avec une certaine surprise.

– Eh bien les gars, des soldats en guenilles, comme nous le sommes aujourd’hui, ont battu les Prussiens. On les appelait des sans-culottes, j’vous l’dis. Ils ont battu les Prussiens... à plate couture... ».

– Comment tu t’appelles toi ? lui avait demandé l’un d’eux, avec un air un peu soupçonneux.

– Julien.

– Julien comment ?

– Julien Pierrejean.

– Et t’es d’où ?

– De Loisy-sur-Marne, près de Vitry...

– Connais-pas.

La marche vers le front se poursuivait inlassablement. Les soldats avaient faim et soif. Face à l’avancée rapide des troupes prussiennes, les armées françaises refluaient en désordre. Le ravitaillement et surtout la nourriture manquaient cruellement. Julien Pierrejean n’aimait pas vraiment cela mais il avait dû se nourrir avec ce qu’il trouvait sur place en quémandant. Là, des œufs, là, une poule, ici, du lait...

Les hommes, tous de la campagne, étaient robustes, rompus aux besognes les plus pénibles. Plus de cinquante kilomètres à pied, dans la journée, avec tout leur barda, ne leur faisaient pas vraiment peur. Ceux qui tentaient de rejoindre le front, voyaient passer, devant, une armée en déroute. Ce n’était que des blessés, et encore des soldats légèrement blessés.

Les blessés les plus graves et les morts, restaient sur le terrain.

Julien avait décidé d'arrêter quelques soldats valides.

– D'où viens-tu, toi ? en avait-il hélé un, les cheveux hirsutes, sale, maigre et sans arme.

– De Sedan ! avait répondu l'autre apparemment à bout de forces.

– Et comment ça se passe là-bas ?

– Mal !

– Qu'entends-tu par là ?

– Les Prussiens sont trop forts.

Et le soldat en déroute avait dit vrai...

Deux jours de marche plus tard, Julien était parvenu à pied-d'œuvre. Il avait croisé moult soldats en déroute qui tenaient tous le même discours : « Les Prussiens arrivent ». Le jeune villageois ne parvenait pas à y croire. Il pensait que l'armée française était bien préparée. Ce qu'il ne savait pas, c'était que l'artillerie manquait cruellement et les soldats étaient mal équipés. Les seules armes qui étaient de qualité, étaient les fusils. Julien en avait reçu un. Une arme précise et facile à manier. Avec cela, il pensait qu'il repousserait l'armée prussienne toute entière.

Son régiment avait pris ses quartiers dans la citadelle de Sedan. Quelque temps plus tard, les premiers uhlands prussiens étaient apparus, précédant le gros des troupes.

Debout sur le chemin de ronde, Julien voyait l'armée ennemie se déployer. Les Prussiens étaient innombrables. Cinquante mille, cent mille, peut-être plus... L'encercllement de la citadelle était en cours. Puis l'artillerie prussienne était arrivée à son tour et le

pilonnage avait commencé. Les canons tonnaient sans interruption. L'assaut de la cavalerie, puis celui de l'infanterie ne tarderaient pas.

L'armée française était définitivement prise au piège. Ils manquaient de tout, de munitions, de vivres, de médecins pour soigner les blessés. Les soldats français crevaient littéralement la faim. On comptait les cartouches. Julien en avait encore une douzaine, tout au plus. Il avait décidé de faire mouche : un Prussien, un envahisseur, pour chaque balle.

Quelques heures plus tard, les uhlands avaient entamé l'assaut de la citadelle de Sedan. Voici vingt-quatre heures que Julien n'avait rien mangé ni bu. Il avait la bouche pâteuse. Il lui restait huit cartouches. Au bas de la citadelle, quatre corps d'uhlands gisaient au sol. Comme il se l'était promis, il avait fait mouche. Le jeune villageois résisterait jusqu'à la dernière cartouche. Il ne se rendrait pas vivant. Sur les morts et les blessés, il avait récupéré des munitions et la nuit précédente, il avait récupéré de l'eau de pluie, pour étancher sa soif. Avec cela, il tiendrait autant qu'il le pourrait, même sans manger.

Les jours succédaient aux nuits et ses camarades de combat tombaient les uns après les autres. Ils n'étaient plus qu'une poignée de soldats français à tenir l'une des ailes de la citadelle. Mais il était bien décidé à ne pas se rendre. Une première fois, il avait été blessé à l'épaule droite. Puis, une balle l'avait atteint au torse... Et il avait perdu connaissance après une dernière qui l'avait touché au visage...

Le « camp de la misère »

La bataille dans Sedan même et ses alentours, avait été terrible. Les Prussiens déferlaient sur la ville. Sedan était totalement encerclée par des milliers de soldats ennemis, mais on se battait pied à pied contre l'envahisseur.

En moins de trois jours les armées françaises, mal préparées, mal équipées, en proie à des erreurs stratégiques monumentales, avaient été défaites dans la ville frontière et Napoléon le Troisième qui avait espéré rencontrer l'empereur Guillaume sur le sol français, était finalement parti en Allemagne, après une entrevue rapide avec Bismarck. Il devait être interné, outre-Rhin, près de la ville de Kassel et on n'entendrait plus parler de lui.

Le sort de l'empereur, les soldats français de Sedan ne s'en souciaient guère. Certains groupes tentaient de résister comme ils le pouvaient à l'envahisseur. Julien Pierrejean était de ceux-là. N'ayant pas appris la stratégie militaire, il harcelait l'ennemi par des actions de guérilla. Au bout de quelques jours, épuisé par la fatigue, la faim et la soif, il s'était finalement rendu aux Prussiens. Et il n'était pas le seul. Plus de 80 000 soldats français, faits

prisonniers, avaient été conduits dans la presqu'île d'Iges, dans l'une des boucles de la Meuse, près de Sedan, dans le « camp de la misère » comme on l'avait rapidement surnommé, où il fallait survivre coûte que coûte. L'ennemi n'avait fait preuve d'aucune pitié.

Mourant de faim, dans des conditions d'hygiène épouvantables, sans vivres, sans abri, la plupart d'entre eux allaient rendre l'âme dans les semaines qui allaient suivre. Seuls les plus résistants survivraient...

Avec les premières pluies et les brouillards d'automne, le « camp de la misère » était devenu le « camp de la boue ». Les soldats s'entraidaient autant qu'ils le pouvaient. Ceux qui s'en sortaient le mieux, c'était les paysans avec leur bon sens, leur résistance, leur force intérieure hors du commun. Les victimes ne se comptaient plus. Elles mouraient par centaines. Les plus entreprenants avaient fui en traversant la Meuse à la nage. Julien aurait pu faire de même, mais il était resté pour aider tous les autres.

Pour les autres justement, les blessés, les mal-en-point, les fragiles, il fallait survivre et surtout se soutenir. Julien Pierrejean avait réussi à se procurer une barque et traversait l'une des boucles de la Meuse, la nuit. Allant frapper aux portes des fermes, les unes après les autres, il ramenait à l'aube, des œufs, des tranches de lard gras, quelquefois une poule... Il aurait pu mille fois fuir, mais ne le voulait pas. Pour lui, il n'était pas question de laisser ses camarades à leur triste sort.

Dans la presqu'île, on s'organisait. Toutes les nuits, se jouant des gardes prussiens qui les